



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: Jeu de la lumiere et de l'ombre dans la science-fiction francophone

Author: Katarzyna Gadomska

Citation style: Gadomska Katarzyna (2005). Jeu de la lumiere et de l'ombre dans la science-fiction francophone. W: M. Wandzioch (red.), "Le clair-obscur dans les litteratures en langues romanes" (S. 218-225). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersytet ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Katarzyna Gadomska
Université de Silésie, Katowice

Jeu de la lumière et de l'ombre dans la science-fiction francophone

La féerie, le fantastique et la science-fiction constituent, d'après R. Caillois¹, trois étapes successives dans le développement de l'imaginaire humain.

La féerie se déploie dans un monde merveilleux où l'apparition du surnaturel ne provoque jamais un conflit, où l'insolite est accepté d'emblée par le héros et le lecteur. L'univers féerique est toujours orienté positivement envers le protagoniste, il lui offre tout dont il a besoin : des animaux serviables, des gadgets merveilleux, etc.

Le fantastique, par contre, s'appuie sur l'esthétique négative, l'horreur et le dégoût. L'action se déroule dans le monde quotidien, normal, même banal où, du coup, a lieu un événement inquiétant, inexplicable par les lois de ce monde. Le fantastique ravage de cette façon toutes les certitudes du héros et du lecteur. Le monde fantastique, toujours hostile envers le personnage, s'enferme sur sa victime et finalement la détruit.

La féerie et le fantastique demeurent en opposition, pourtant, selon D. Suvin², les deux genres peuvent être qualifiés comme métaphysiques c'est-à-dire qu'ils sont orientés *a priori* favorablement ou non envers leurs protagonistes. La féerie paraît être la littérature de la lumière, tandis que le fantastique celle de l'ombre.

La science-fiction, la troisième et la dernière étape dans l'essor de l'imaginaire, ne propose pas un tel contrat au lecteur. Nous souscrivons à l'opinion

¹ R. Caillois : *De la féerie à la science-fiction*. In : Idem : «*Obliques*» précédé de «*Images, images...*». Paris : Stock, 1975, p. 28.

² D. Suvin : *Pour une poétique de la science-fiction*. Montréal : Presses de l'Université de Québec, 1977, pp. 11-43.

de D. Suvin³ que rien dans les lois du monde science-fictionnesque ne garantit le succès ou l'échec des protagonistes dans leurs entreprises. Cet univers neutre est aussi bien porteur de la lumière que de l'ombre ce que nous tâcherons de prouver par la suite.

La féerie et la science-fiction, comme le remarque R. Caillois⁴, remplissent une fonction équivalente qu'elles semblent se transmettre : toutes les deux elles expriment la tension entre ce que l'homme peut et ce qu'il souhaiterait faire.

La féerie s'appuie sur un nombre restreint de thèmes merveilleux, étant en même temps l'expression des souhaits simples et naïfs, dictés par les infirmités de la condition humaine, et dont la réalisation permettrait à l'homme de dominer la nature. Mentionnons à titre d'exemple : l'ubiquité, l'invisibilité, le transport instantané, le travail sans fatigue, le pouvoir de métamorphose et d'autres encore. C'est la magie qui rend possible la réalisation de ces désirs dans le merveilleux.

La science-fiction reprend les thèmes féériques, c'est-à-dire les plus anciens rêves de l'humanité cités ci-dessus, et garantit leur accomplissement grâce à l'usage de la science, par exemple l'ubiquité peut être exprimée par la vague cyberpunk ou bien par le thème des voyages spatio-temporels ; le transport instantané devient possible grâce à la notion de l'hyperespace ; le travail sans fatigue est réalisé par les robots ; les objets magiques changent en gadgets techniques et ainsi de suite. Pourtant tandis que dans le merveilleux ces désirs exaucés par la magie n'apportent que le bonheur du protagoniste, dans la science-fiction les conséquences de l'usage de la science peuvent être diversifiées : aussi bien favorables que néfastes.

Cette ambiguïté de la science apparaît déjà à l'origine de la science-fiction.

En France c'est Jules Verne qui passe pour le précurseur de la science-fiction, et surtout de la science-fiction «dure» («hard S-F») où la science joue un rôle prépondérant. Verne représente un genre nouveau appelé le «merveilleux scientifique» ou l'«anticipation scientifique», entièrement fondé sur une ou plusieurs hypothèses scientifiques, le plus souvent probables du point de vue théorique, mais encore impossibles à réaliser. Le romanesque n'est qu'un fond, qu'un prétexte pour étaler une extrapolation rigoureuse des connaissances.

De 1863 à 1878 les romans verniens sont dominés par le scientisme militant, par la vision optimiste et rassurante de la science. Ses plus grands romans (par exemple *Le Voyage au centre de la Terre*, *L'Île mystérieuse*, *Vingt mille lieues sous les mers*) prouvent la foi de l'auteur en être humain et en progrès scientifique.

Pourtant Jules Verne est parfaitement conscient que la science est un instrument qui dépend directement de celui qui en a le contrôle. Le pouvoir de

³ Ibidem.

⁴ R. Caillois: *De la féerie...*, p. 28.

l'homme qui s'en sert permet de donner le bonheur à l'humanité ou de la conduire à sa perte. Dans ses derniers romans (par exemple *Face au drapeau*, *Robur le conquérant*, *Maître du monde*) il est possible de remarquer en effet que l'exaltation de la science laisse la place à un certain pessimisme qui met en garde contre l'utilisation non pacifique des découvertes.

Les derniers romans de Verne montrent sa réflexion mûrie, pleine d'inquiétude sur l'avenir de la science et les dangers potentiels qu'elle peut provoquer.

Cette attitude de réserve envers la science est encore renforcée dans la science-fiction par deux événements historiques importants : la Première Guerre mondiale ainsi que l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima. Pendant la Première Guerre mondiale la contribution de la science et de la technologie à l'organisation des combats c'est-à-dire aviation, artillerie lourde, gaz toxiques, transmissions radio, détourne toute la génération des écrivains de l'idée du progrès scientifique. Le désastre d'Hiroshima influence la science-fiction mondiale et inaugure une ère de pessimisme technophobe et de catastrophisme radical. Les thèmes comme l'apocalypse nucléaire, la douleur de la survivance, le retour inéluctable à la barbarie deviennent des figures classiques dans ce genre littéraire.

Ce sont les romans de René Barjavel qui illustrent ce courant antiscientifique.

Dans *Ravage* l'auteur expose l'idée maîtresse de sa philosophie : l'homme naît bon et c'est la machine qui le déprave. En 2052 la société dépend complètement des machines et des automates. Le héros principal du roman, François, et ses amis quittent Paris après une grande catastrophe – la disparition totale de l'électricité. Ils rentrent à la campagne pour créer une civilisation nouvelle et meilleure, pour mener une vie méditative et simple en harmonie avec la nature, en essayant d'éviter les pièges de la société scientifique. Tous les gens forment la communauté, partagent le travail agricole et ses fruits. François fait détruire toutes les machines conçues comme responsables du mal. Il brûle tous les livres, fruits de civilisation, qui véhiculent des idées dangereuses sur la science et le progrès – les plus grandes sources du malheur dont souffre notre civilisation.

L'action d'un autre roman de Barjavel *Le Diable l'emporte* commence après un événement significatif – l'explosion de la bombe nucléaire à Hiroshima. À ce propos l'auteur remarque :

[...] tous les savants du monde, croyant travailler pour le bonheur de l'humanité, préparent chaque jour des moyens plus efficaces de faire couler son sang⁵.

⁵ R. Barjavel : *Le Diable l'emporte*. In : Idem : *Romans extraordinaires*. Paris : Omnibus, 1995, p. 311.

Le héros du roman, M Gé, est un riche homme d'affaires qui sait tirer profit même de la guerre. Mais après l'explosion de la bombe le protagoniste subit une métamorphose, il se sent élu par Dieu pour sauver l'humanité. M Gé prend la décision de reconstruire l'Arche biblique où les femmes et les hommes choisis par lui donneront naissance à une nouvelle vie après une éventuelle guerre atomique. Effectivement, un couple y enfermé survit à la troisième et à la quatrième guerre mondiale. L'amour est désigné comme le vrai remède à la mort et au néant.

Dans les deux romans barjaveliens, la science, bien qu'elle dispose des moyens suffisants pour assurer le bonheur de l'humanité en accomplissant ses rêves, est porteuse de l'ombre. Cette image maléfique est due à la ferme conviction de l'auteur que «notre civilisation [scientifique – K.G.] tourne le dos à la lumière, à la vérité, et, croyant monter [...], en réalité est en train de dégringoler vers un désastre»⁶.

Un autre écrivain, qui passe aujourd'hui pour un classique de la science-fiction mondiale, Pierre Boule, dénonce de manière ironique le décalage entre le pouvoir de la science et les effets néfastes auxquels elle aboutit. C'est dans ses ouvrages que l'on trouve plusieurs portraits des savants bien intentionnés et d'une intelligence brillante ce qui suggérerait d'emblée l'image favorable de la science. *Le Règne des sages* le contredit : la nouvelle montre toute une société de surhommes qui gouvernent le monde entier grâce à leurs connaissances scientifiques étendues. Au sein de cette société deux écoles de savants – corpusculaire et onduliste – sont en conflit permanent, même si leurs membres veulent faire quelque chose pour améliorer la situation du monde. En secret, les électronistes abaissent la température des régions équatoriales et élèvent celle des zones polaires. Les ondulistes font en cachette la même expérimentation. Les résultats en sont nocifs : du coup la glace se forme à l'équateur tandis qu'au nord le climat devient chaleureux. Les habitants des deux régions meurent, les uns à cause du froid, les autres de la chaleur. Les savants, responsables de cette catastrophe, se suicident.

Le schéma identique est répété par Boule dans le récit $E = mc^2$. Les héros, deux grands physiciens, Einstein et Luchesi, collaborent pour créer la matière à partir de l'énergie, c'est-à-dire faire l'opération inverse de celle qu'Einstein a faite en réalité. Les savants pacifiques projettent sur Hiroshima (lieu significatif) une nuée d'uranium synthétique, ce qui est comparé à «la chute de la manne céleste»⁷. Les résultats ressemblent à un vrai miracle : touchés par la pluie d'uranium «les paralytiques marchent, les aveugles voient, les sourds entendent»⁸. La science apporterait-elle enfin le bonheur à l'humanité, mon-

⁶ R. Barjavel: *Préface*. In : Idem : *Le Diable l'emporte...*, p. XXII.

⁷ P. Boule: *E = mc²*. In : Idem : *Etrange planète*. Paris : Omnibus, 1998, p. 191.

⁸ Ibidem.

trerait-elle son côté lumineux ? À la fin du récit, les savants ne peuvent plus arrêter la réaction en chaîne et Hiroshima est submergée et détruite par l'uranium.

Le clair-obscur apparaît également au niveau d'un autre motif repris par la science-fiction de la féerie, à savoir le rêve du paradis terrestre, d'un monde idéal et heureux. Ce souhait d'une société modèle, différente de la nôtre est réalisé dans le sous-genre de la science-fiction appelé l'utopie. Evidemment, l'utopie, en tant que genre littéraire, existe bien avant la science-fiction. Pourtant, dès sa naissance la science-fiction annexe et renouvelle l'utopie en mêlant toutes ses tendances : celles philosophiques, métaphysiques, socialistes etc. Tandis que les premières utopies exposent toujours des visions sociales idéalisées, les utopies science-fictionnelles y ajoutent des éléments dystopiques qui expliquent comment la volonté de projeter le monde meilleur peut conduire au pire.

J.-J. Nguyen dans la nouvelle *L'Amour au temps du silicium* montre la société qui a réussi à s'assurer la jeunesse éternelle et l'immortalité – deux rêves les plus anciens de l'humanité. Grâce aux découvertes médico-biologiques, il est possible de s'instancier c'est-à-dire de redevenir jeune. L'ombre de la mort ne hante pas non plus les hommes : les maladies et la vieillesse sont supprimées par les savants. Chacun peut s'offrir un ou plusieurs clones de sa personne ou bien posséder son double informatique, c'est-à-dire sa copie aux souvenirs trafiqués, scannés, ce qui s'avère utile dans le cas où un individu meurt à cause d'un accident – il peut être alors remplacé par son clone ou sa copie androïde. Cette société subit également des modifications génétiques à volonté. Le génome de l'enfant est modifié au stade embryonnaire, ses parents peuvent choisir pour lui la couleur préférée des yeux et des cheveux. Cette civilisation domine même la nature, la température de l'air est toujours stabilisée de 25°. La pluie, l'orage, la neige, le vent n'existent plus.

Pourtant le monde futur décrit par J.-J. Nguyen n'est pas idéal. Tout d'abord la jeunesse éternelle, l'immortalité, les modifications génétiques ne sont accessibles que pour les riches. Ils vivent dans la zone fermée appelée le Cercle. La banlieue hors-Cercle, habitée uniquement par les pauvres, fait penser à notre monde. Les hommes y vieillissent, deviennent malades, meurent. La nature n'est pas contrôlée. De plus la ségrégation raciale existe au sein de cette société. La race blanche domine dans le Cercle, les hommes choisissent toujours pour leurs enfants les cheveux blonds et les yeux bleus. La zone hors-Cercle est avant tout habitée par les noirs, les Jaunes ou les métis. L'argent et l'appartenance à la race blanche deviennent le moyen de la ségrégation et de l'exclusion.

Le motif du monde en apparence meilleur, où les hommes immortels, éternellement jeunes vivent en prospérité, est exploité par plusieurs écrivains de science-fiction. Nous voudrions encore évoquer un récit intéressant *Les Clans du Delta* de C. et R. Belmas qui décrivent la société future dépendant complètement des modifications génétiques :

Le traitement génétique nanotech que tout citoyen européen recevait dès son quarantième anniversaire assurait une longévité de l'ordre de deux cents ans et un maintien acceptable des capacités biologiques⁹.

Mais, comme dans le récit précédent, le côté de l'ombre de ce phénomène existe bel et bien. Les hommes, même s'ils paraissent être encore jeunes, trahissent leur âge par «la fatigue immuable du regard»¹⁰. Un problème très grave de cette société est la hégémonie des vieillards aux corps rajeunis artificiellement :

[...] les jeunes étaient une espèce exploitée en voie de disparition. Et personne ne songeait à la protéger. Tous les rouages du pouvoir étaient contrôlés par les anciennes générations qui n'entendaient pas céder la place. C'était l'un des effets pervers de la prolongation de la durée de vie et de tous les traitements annexes : cette société avait des tendances suicidaires¹¹.

Dès la nuit des temps, l'homme songe à un acolyte qui peut exécuter chaque tâche, sans fatigue. Dans le merveilleux, les animaux serviables ou bien les gadgets magiques accomplissent cette fonction. La science-fiction, quant à elle, met en scène des figures qui vivent d'une vie artificielle – machines et robots – incapables de fatigue, aident l'homme instantanément. Ce motif apparaît, entre autres, dans les textes déjà classiques de P. Boulle (*Le parfait robot, L'Homme qui haïssait les machines*) ainsi que dans les ouvrages plus récents, par exemple *T'Ien-Keo* de L. Genefort, *L'Amour au temps du silicium* de J.-J. Nguyen. Le héros de ce dernier texte rentre chez soi après une longue absence :

J'ai retrouvé mon appartement. [...] Un petit deux-pièces doté de tout le confort moderne. Le ménage avait été fait pendant mon absence. Le carrelage de la cuisine étincelait, la moquette autonettoyante avait profité d'un trimestre sans propriétaire pour digérer tranquillement débris et poussières. L'aspirateur filoguidé s'était chargé du reste¹².

La machine créée par l'homme afin de lui servir travailler, produit, invente sans cesse. Elle ne connaît ni l'erreur, ni la fatigue, elle est toujours éminemment logique. Elle incarne une perfection pure. Pourtant son aide peut devenir pernicieuse car l'inaction forcée de l'être humain provoque sa déchéance.

⁹ C. et R. Belmas : *Les Clans du Delta*. In : *Escapes 2000*. Paris : Fleuve noir, 1999, p. 366.

¹⁰ Ibidem, p. 367.

¹¹ Ibidem, p. 383.

¹² J.-J. Nguyen : *L'Amour au temps du silicium*. In : *Escapes sur l'horizon*. Paris : Fleuve noir, 1998, p. 305.

L'homme dépend complètement des machines, automates et ne sait plus s'en passer. Nous souscrivons à l'opinion judicieuse de M.-F. Dispa qui remarque : «Les civilisations machinales recèlent pour l'homme de terribles dangers. Plus l'homme a besoin des machines, moins elles ont besoin de lui [...]. Elles se substituent à l'homme qui perd ainsi toute utilité»¹³. R. Barjavel, l'écrivain lié au courant antimachiniste, présente dans son roman *Ravage* Paris de 2052 où les machines et les automates aident l'homme dans chaque domaine de la vie quotidienne, par exemple au café il y a «sur chaque table un robinet, un cadran semblable à celui de l'ancien téléphone automatique, une fente pour recevoir la monnaie, un distributeur de gobelets de plastec, et un orifice pneumatique qui les absorbent après usage»¹⁴. Les gens qui sont remplacés par les automates, se sentent complètement inutiles, passifs et remplissent des rôles secondaires :

[...] pour éviter que les salles de café ne prissent un air de maisons abandonnées, pour leur conserver une âme, les limonadiers avaient gardé les caissières. Juchées sur leurs hautes caisses vides, elles n'encaissaient plus rien. Elles ne parlaient pas. Elles bougeaient peu. Elles n'avaient rien à faire. Elles étaient présentes. Elles engraisaient¹⁵.

Les hommes réduits au rôle d'un simple décor apparaissent aussi dans la nouvelle *Les Clans du Delta* de C. et R. Belmas :

Les robots s'occupent de tout, nettoyage et entretien [...]. L'important, c'est que les clients te voient. Tout le monde en a marre des machines à tout faire, un établissement sélect doit avoir du personnel humain¹⁶.

– constate un des protagonistes.

Chaque aspect de la réalité révèle l'existence de deux côtés : lumineux et obscur. La science-fiction, étant le genre littéraire neutre et non métaphysique, s'adapte mieux qu'un autre genre à rendre compte de ces deux côtés opposés, qui se complètent quand même et dont la coexistence permet d'exprimer l'image plus authentique de l'homme et de l'univers dans lequel il vit.

Dès ses origines l'espèce humaine a ses rêves dont l'accomplissement assurerait son bonheur. La féerie nous en parle de façon simple et naïve. La science-fiction aborde également cette problématique, mais grâce au jeu constant de la lumière et de l'ombre elle transmet l'image plus complexe des conséquences qui découlent de la réalisation de ces désirs. Pour le montrer, nous

¹³ M.-F. Dispa : *Héros de la science-fiction*. Bruxelles : Ed. de Boeck, 1974, p. 98.

¹⁴ R. Barjavel : *Ravage*. In : Idem : *Romans...*, p. 9.

¹⁵ Ibidem, p. 10.

¹⁶ C. et R. Belmas : *Les Clans du Delta...*, p. 382.

avons analysé des thèmes récurrents dans la science-fiction : la toute-puissance de la science, les visions utopiques des sociétés futures et les figures des machines et robots. Chacun de ces motifs révèle le décalage entre le rêve et les conséquences, parfois sombres, de son accomplissement.

La science-fiction ne crée pas ses concepts *ex nihilo* : bien qu'elle constitue la branche de l'imaginaire, elle reflète la réalité. Il est indéniable que les événements historiques sombres, comme la Première Guerre mondiale ou l'explosion de la bombe nucléaire ou bien heureux, tels la conquête du Cosmos influencent l'optique du genre et font accentuer soit l'aspect lumineux, soit obscur de l'univers présent. Dès sa naissance la science-fiction demeure à la lisière de la lumière et de l'ombre, ce qui lui permet d'extrapoler les espérances et les angoisses de l'homme. C'est peut-être grâce à cette ambiguïté qu'elle est appréciée depuis cent ans par les lecteurs qui n'aiment pas les visions trop simplistes et les réponses trop évidentes.